



GISEL, Pierre, *Vérité et histoire. La théologie dans la modernité. Ernst Käsemann*

René-Michel Roberge

Volume 33, Number 3, 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705641ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705641ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1977). Review of [GISEL, Pierre, *Vérité et histoire. La théologie dans la modernité. Ernst Käsemann*]. *Laval théologique et philosophique*, 33(3), 330–331. <https://doi.org/10.7202/705641ar>

est plus varié. Ces ostraca ont encore le mérite de s'étaler sur une plus longue période de temps, soit du dixième siècle au début du sixième siècle avant le Christ. Ces documents nous renseignent sur le réseau des forteresses militaires qui étaient répandues au sud de Jérusalem. On y voit comment les magasins royaux étaient administrés, comment l'armée judéenne était organisée vers 600 avant le Christ; des événements historiques importants, touchant les rapports d'Israël avec l'Égypte ou Edom, par exemple, y sont mentionnés.

Divers ostraca s'ajoutent aux trois séries que nous venons de mentionner.

Dans ce petit ouvrage, un nombre impressionnant d'ostraca de provenance assez variée se trouvent réunis. La quantité de renseignements historiques précis semblera assez mince et prosaïque à plus d'un lecteur; mais les données sont assez nombreuses et significatives pour renforcer maintes indications historiques ou géographiques de la Bible. Cet ouvrage sans prétention, tout simple d'apparence, conduit toutefois selon une méthode claire et rigoureuse, est fondé sur une connaissance large et bien à jour des études touchant l'épigraphie du Proche-Orient ancien.

Paul-Emile LANGEVIN, S.J.

Pierre GRISEL, **Vérité et histoire. La théologie dans la modernité. Ernst Käsemann.** (Théologie historique, n° 41) Paris, Éditions Beauchesne, 1977. (13 × 21,5 cm), 675 pages.

Cet ouvrage, d'un jeune théologien d'une trentaine d'années, nous offre à la fois une introduction à la pensée d'Ernst Käsemann et, à partir de là, une réflexion très cohérente sur la tâche et le fonctionnement de la théologie au cœur de la modernité.

Le premier chapitre situe Käsemann d'un côté par rapport à la réaction historiciste à l'*Aufklärung*, et à l'opposé, par rapport à son maître Bultmann pour qui l'histoire ne peut d'aucune manière être considérée comme fondement de la foi. À la différence des autres post-bultmanniens retournés à la recherche du Jésus de l'histoire (Fuchs, Ebeling, Robinson, Braun, etc.), Käsemann refuse d'aborder l'événement Jésus-Christ comme *prima causa*. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas une origine

inaugurale, c'est la rupture, la discontinuité, entre deux figures d'un même procès historique. « Il n'est question pour lui, ni de choisir l'un des termes au détriment de l'autre, ni de découvrir entre les deux quelque secrète identité » (p. 109). L'objet de la réflexion théologique, c'est le *pluriel* du kérygme, pluriel qui seul peut vraiment permettre la décision libre et la marche en avant. Pour Käsemann, la vérité est essentiellement liée au temps et à l'histoire. Grisel peut conclure : « L'ensemble de la position de Käsemann ouvre ainsi sur une théologie post-métaphysique » (p. 131).

Dans cette perspective, comment penser le Canon des Écritures ? Pour Käsemann, il ne faut pas confondre le Nouveau Testament comme collection d'écrits canoniques avec la Parole de Dieu, avec l'Évangile. Sensible au caractère pluriel et souvent contradictoire des témoignages néo-testamentaires, il verra le canon néo-testamentaire comme « un lieu dans lequel, à titre exemplaire, l'Évangile doit être déchiffré... Canoniser le Nouveau-Testament, ce n'est pas accorder ou reconnaître un temps qualitativement privilégié, c'est découper une tranche d'histoire... Même s'il n'est qu'une « tranche d'histoire », le Nouveau Testament joue une fonction décisive dans l'Église. Il préserve un vis-à-vis. Se fixer un canon, c'est se donner la possibilité d'un temps différencié: c'est ménager une tension fructueuse entre hier, aujourd'hui et demain. Derrière cette position se profile finalement la thèse qui veut que le jeu des *différences* historiques puisse permettre (je ne dis pas : tenir lieu) une *critique* de notre temps, de nos préjugés, de nos idéologies. On y reviendra. Sans canon, l'Église serait réduite à vivre le seul présent. » (pp. 156-157). Mais avec quelle clef de lecture dois-je aborder cette « tranche d'histoire » ? Le texte canonique, pense Käsemann, doit être reçu comme étant lui-même une interprétation d'une interprétation, advenant comme nouveau texte « face à des textes qui lui sont contemporains et par rapport auxquels il manque une différence » (p. 657). Nous aurions là un modèle herméneutique tout différent de celui d'Ebeling et de Fuchs. Ces deux disciples de Bultmann privilégient en effet l'unité contre la pluralité, la continuité contre la rupture et la contemporanéité avec l'origine contre la distance.

Une des thèses les plus significatives de Käsemann est que l'apocalyptique est « la

mère de la théologie chrétienne ». Or « tout discours de type apocalyptique vit d'affirmer la pertinence des traits matériels que revêtent les différentes représentations mises en scène. On est ainsi conduit à une herméneutique des figures se déployant au niveau de l'histoire et des discours particuliers tenus par les hommes, non à un discours conceptuel se déployant sur fond d'éternité et d'universalité » (p. 658). L'apocalyptique, c'est la reconnaissance des droits du Dieu créateur sur le monde; c'est une sensibilité particulière à la Justice de Dieu; c'est une lecture de l'histoire dans son destin supra-individuel; c'est le passé affirmé en sa différence. Elle fait échec à toute théologie conçue comme un savoir. Ces propos du chapitre III illustrent bien le projet théologique de Käsemann.

Le chapitre IV nous offre de vérifier le fonctionnement de la théologie de Käsemann chez son modèle, saint Paul. Dans une théologie polarisée par le thème de la croix, Paul s'en prend à une compréhension enthousiaste de l'Évangile. Comme telle, sa théologie a la contingence de l'historique. De là, dira Käsemann, sa valeur exemplaire pour toute théologie. Le salut y est regardé comme la restauration de la création sous le règne du Christ. Il propose une théologie qui prend au sérieux le corps, l'histoire et le temps.

Le chapitre V situe la pensée de Käsemann en regard de quelques-uns de ses prédécesseurs et de ses maîtres. Il s'agit d'abord de Semler (18^e siècle), de Baur (19^e siècle) et de Troeltsch (19-20^e siècle), représentants de la méthode historico-critique. Ce sont ensuite ses maîtres de la théologie dialectique, en particulier Bultmann avec son rejet de tout type d'explication causale métaphysique ou historique. L'auteur montre comment Käsemann radicalise la critique de Bultmann face au positivisme. Bultmann, dira Käsemann, s'en est tiré en recourant à un autre commencement, le kérygme; il était ainsi l'héritier involontaire d'une structure de pensée métaphysique. Pour Käsemann « la théologie ne saurait rendre compte de la vérité en ne parlant que de l'eschatologique au détriment de l'histoire effective, du possible au détriment du réel advenu, de l'instant présent, ouvert à un futur extramondain, au détriment du passé comme au détriment d'un présent et d'un futur intra-historiques, de la foi comme *fides qua creditur* au détriment de toute confession concrète, du croyant au détriment du monde et du corps

qu'il habite » (p. 471). Ce sont ensuite quelques-uns de ceux de qui il a pris son souci de la contingence et de l'histoire: Adolf Schlatter et Erik Peterson en particulier.

Les chapitres VI et VII reprennent le tout en plus systématique à partir du problème de Dieu et de la question du statut de la théologie. C'est dans l'histoire que le « Dieu non-nécessaire » de l'Évangile est à l'œuvre. Et il le dira en soulignant la priorité du thème de la croix en théologie chrétienne. Quant au statut de la théologie, il redira en quel sens la théologie est lecture et pratique théologique de l'histoire. À ce propos il rappellera que « Käsemann ne part ni d'une Écriture quasi divine, ni d'un ensemble de textes devant se compléter, scripturaires et traditionnels, eux aussi compris comme textes divins (*providentia specialissima Dei*). Il part d'une histoire de l'interprétation. On est dès l'origine en régime herméneutique. Et l'on y demeure. Le texte biblique est lui-même compris et reçu comme interprétation et, à ce titre, profondément historique; et j'ai aujourd'hui, sur le modèle du texte ancien, à poursuivre la même histoire » (p. 620).

De cette étude, il ressort que la question théologique doit nécessairement passer par l'histoire tout comme la question historique doit nécessairement passer par la théologie.

La question posée est on ne peut plus actuelle; la réponse emballante. C'est en plus un livre merveilleusement bien construit tant au plan technique qu'à celui de la pensée. L'étude est menée avec ordre et clarté. Elle est remarquablement bien documentée sans être pédante. Le tout en fait un ouvrage captivant à lire. Il devait être publié.

R.-Michel ROBERGE

Jeanne-Berthe LAUR, **Mes jours dans Ta main** (avec une Préface de Mgr. Julien Gouet, évêque auxiliaire de Paris). Un vol. 19 × 24 de 361 pp., Paris-Montréal, Apostolat des Éditions-Éditions paulines, 1977.

Ce volume comporte trois parties: L'auto-biographie proprement dite; L'histoire de la fondation; des Notes de spiritualité autographes. Le tout est présenté par Mathilde Landercy, dont deux ouvrages de spiritualité: *Dans la joie* et: *Celui qui est notre Père*, ont été déjà reçus